

La moisson s'annonçait bonne, mais... **Une aventure missionnaire au Japon (1931-1940)**

Dominique Laperle

Number 90, Summer 2007

Aventuriers et aventurières : des Québécois au quatre coins du monde

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6949ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laperle, D. (2007). La moisson s'annonçait bonne, mais... Une aventure missionnaire au Japon (1931-1940). *Cap-aux-Diamants*, (90), 36–41.



Les SNJM au Japon et quelques élèves. (neuf religieuses et six élèves). (Service central des archives des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie).

LA MOISSON S'ANNONÇAIT BONNE, MAIS... UNE AVENTURE MISSIONNAIRE AU JAPON (1931-1940)

PAR DOMINIQUE LAPERLE

L'ère Meiji est cette expression qui désigne l'époque de l'empereur japonais Mutsuhito (1867-1912) qui lance son pays dans une modernisation inspirée de l'Occident. Avec l'adoption du principe de liberté religieuse, en 1889, le mouvement missionnaire catholique a été l'un des aspects majeurs de l'histoire des relations internationales du Japon avec l'Occident du dernier quart du XIX^e à la première moitié du XX^e siècle. Bien qu'introduit dans l'île de Kyushu, la troisième en importance de l'archipel nippon, par le célèbre missionnaire jésuite saint François-Xavier, en 1549, le christianisme primitif connut des aléas divers jusqu'à ce moment. En plus de pratiquer un prosélytisme énergique, une centaine de communautés en provenance d'Europe et d'Amérique vint ouvrir des hôpitaux, des écoles et des orphelinats comme moyen indirect de récolter de nouvelles âmes comme on disait à l'époque. Selon l'historien Hamish Ion, « le déploiement missionnaire canadien au Japon et dans

le sud-est asiatique représente, jusqu'aux années 50, le plus grand déploiement outre-mer de Canadiens si l'on exclut les deux guerres mondiales.»

La préfecture apostolique de Kagoshima a été établie le 18 mars 1927 lorsque les deux préfectures civiles de Kagoshima et d'Okinawa ont été séparées du diocèse de Nagasaki et confiées aux Franciscains canadiens. À sa fondation, c'est à Égide Roy qu'incombe l'organisation et la gestion des services de l'Église dans ce territoire. Originaire de Saint-Michel-de-Bellechasse, l'homme possède une solide formation en théologie complétée à Rome et détient en plus un doctorat en sciences sociales de l'Université de Lille. Pour les œuvres sociales, il peut compter sur un petit nombre de Sœurs missionnaires de l'Immaculée-Conception du Québec, mais elles ne sont pas assez nombreuses pour effectuer toutes les tâches qui attendent. Aussi lance-t-il un nouvel appel aux communautés

de sa province d'origine. Parmi celles qui répondront, on retrouve les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie (SNJM).

C'est à l'été 1930 que les premiers contacts se tissent avec les SNJM. La communauté enseignante fondée par mère Marie-Rose (Eulalie Durocher), en 1844, à Longueuil, connaît une expansion impressionnante depuis le début du XX^e siècle. Cet institut, particulièrement bien implanté en Montérégie et dans la région montréalaise, possède des ramifications dans plusieurs régions du Canada et des États-Unis. La maison mère, complétée en 1925, se situe à Outremont, sur l'île de Montréal. Mère Marie-Odilon, la supérieure générale de l'époque, rêve d'une expansion en terre de missions. C'est vers l'Afrique (le Lesotho actuel) que les efforts les plus importants se font à partir du début des années 1930. Lorsqu'un franciscain, Gabriel-Marie Duchesnay, se présente au mois d'août 1930 à la maison mère et demande des religieuses pour le Japon, les autorités communautaires sont surprises. Les premiers échanges épistoliers qui suivent laissent peu d'espoir.

Le 27 mars 1931, dans une lettre qu'elle adresse au supérieur des Franciscains, Calixte Gélinas, mère Marie-Odilon ouvre la porte sur l'envoi de quelques sœurs pour 1932 en posant des questions sur le nombre d'élèves, les conditions matérielles ainsi que les revenus possibles de la mission. Bref, les SNJM ne veulent pas s'embarquer dans cette aventure sans évaluer ce qu'elles doivent investir et sur quels subsides elles peuvent compter. En mai, mère Marie-Odilon annonce qu'il lui était « possible d'envoyer deux sœurs, même trois si cela était nécessaire ». Elle complète sa lettre en demandant un livre qui donnerait quelques notions de grammaire et de prononciation du japonais. Mis au courant par ses confrères du Canada, Égide Roy « autorise avec empressement », le 27 mai 1931, les SNJM à ouvrir une maison dans sa préfecture. Il émet même les vœux de « la prompte réalisation de ce projet »! Celui-ci cache mal sa joie et les besoins criants de son territoire apostolique. Un mois plus tard, la supérieure générale confirme que la sélection des sujets est complétée. « Elles seraient prêtes à partir au mois de septembre. La supérieure est bilingue [...] Les deux autres sont Anglaises et l'une connaît la musique. » Dans une autre lettre du 24 juillet 1931, Roy approuve les choix, mais ajoute une mise en garde :

« Il restera une chose très importante : apprendre sérieusement le japonais. À ce point de vue, l'exemple d'une des écoles les plus prospères du Japon est intéressant. Les sœurs de Sapporo se sont préparées pendant quatre ans avant de commencer. À l'ouverture des classes, la directrice put faire un discours en bon japonais : ce qui gagna la sympathie de toute la ville. Si donc les difficultés actuelles ne vous découragent pas, je vous conseillerais vivement d'envoyer le plus tôt possible deux ou trois sœurs à Kagoshima. Je leur prêterai une maison. Elles prendront une Japonaise instruite avec elles et

se mettront à l'étude du japonais en attendant les événements. Quand viendra l'heure de se mettre à l'ouvrage, elles seront à même de traiter elles-mêmes les affaires et ne seront pas esclaves des intermédiaires. Ce sera une bonne garantie de succès ».

LES PREMIERS PAS

Le 12 septembre 1931, mère Marie-Odilon annonce les obédiences pour le Japon et quatre sœurs y sont envoyées, deux du Québec et deux des États-Unis : Marie-Édith (Catherine Broissoit), Véronique-du-Crucifix (Gertrude Saint-Germain), Mary Esterwin (Ruth Redmond) et M.-Ann Patricia (Teresa Cunniffe). Le 11 novembre 1931, elles quittent Montréal par un train du Canadien Pacifique à destination de Vancouver. Là, elles s'embarquent sur l'*Empress of Russia* à destination de Yokohama. Le navire subira les assauts d'une tempête pendant dix jours et les religieuses seront malades. Le 27 novembre, les côtes japonaises sont en vue.

L'arrivée dans l'archipel débute avec une première épreuve, celle de l'administration portuaire nipponne. On constate avec la vérification des papiers des religieuses qu'il manque un visa japonais aux deux sœurs américaines. Les douaniers japonais tatillonnent et décident de ne pas accepter les deux professes sur leur territoire. Un employé du Canadien Pacifique, M. Hubert, engage des pourparlers qui n'aboutissent pas. Elles doivent rester et passer la nuit à bord du navire. Le lendemain, même scénario. On leur permet de débarquer, mais la police portuaire refuse de leur accorder un droit de séjour. L'heure est pressante, car s'il n'y a pas de règlement, le bateau doit quitter le soir, vers 21 h. Il faut les pressions des Franciscains auprès du gouverneur de la ville et la promesse de se tenir garant des allées et venues des deux sœurs pour obtenir le permis spécial de séjour. L'affaire est close, mais témoigne de ce souci d'ordre et de discipline des habitants.

■ Deux religieuses et des converties nipponnes. (Service central des archives des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie).





Mère Marie-Rose, née Eulalie Durocher (1811-1849), fondatrice des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie à Longueuil en 1843. (AEMVD 003).

Les SNJM visitent les Sœurs de Saint-Maur, de Saint-Paul-de-Chartres, de l'Enfant-Jésus de Chauffailles et du Sacré-Cœur, les plus anciennes communautés françaises installées au pays dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Comme le rappelle le récit de leur voyage, « elles prirent connaissance par la visite des pensionnats et des écoles, du genre de méthodes, de discipline et d'instruction que comporte, dans les principales villes, la culture des jeunes Japonaises ». Après Yokohama, Tokyo et Kobé, elles arrivent finalement à Kagoshima. Le vicaire apostolique Roy les accueille et leur offre, tel que promis, une maison appelée Yakushi Cho, divisée en quatre par des cloisons de papier. L'absence de meubles est un premier choc tout comme l'usage des futons. « Nous les déposons très irrévérencieusement à l'endroit réservé aux dieux dans toute maison japonaise – petit enfoncement dans le mur. Monseigneur nous fait remarquer que c'est un péché mortel japonais! » La « japonisation » n'est pas qu'une affaire de langue et d'écriture, mais aussi d'attitude. Elles apprennent à saluer et à calculer l'inclinaison selon le degré de respectabilité attendu de la personne. Elles apprennent à conserver un visage souriant, une attitude neutre et à ne pas regarder les gens directement dans les yeux. Elles s'assoient sur leurs talons, apprennent à marcher avec les getas (sandales sur élévation en bois) et à utiliser les baguettes pour le premier menu typique du pays.

« Au milieu de la table, sur une planchette, on installe un petit brasier sur lequel on place une grande poêle. [...] Autour du brasier sont des plats contenant graisse, viande de bœuf, poireaux, carottes, des petits carrés de konnyoku, une sauce de haricot, du sucre et du chou. Pendant que tout cela cuit, on passe des œufs, chacun doit en casser trois dans

son bol et les battre avec sa fourchette. D'énormes platées de riz font ensuite le tour des convives qui doivent en remplir leurs assiettes au moyen d'une grande cuillère de bois. À tour de rôle, on présente son bol d'œufs battus pour le faire remplir du délicieux sukeyaki. Pour dessert, on sert de la gelée aux fraises et des petits biscuits japonais qui sont durs comme pierre et ne valent que par leur apparence, d'ailleurs fort jolie ».

Les religieuses consacrent rapidement la plus grande partie de leurs journées à l'apprentissage de la langue qui est d'une complexité redoutable tant sur sa forme que son fond. Les formulations sont à l'inverse de la pensée occidentale et l'écriture se dispose en colonne et se lit de la droite vers la gauche. Elles progressent assez pour qu'en avril 1932, elles acceptent quelques élèves à qui elles enseignent l'anglais, le français, la musique, le solfège et l'art culinaire québécois! Le premier principe d'éducation est le respect envers l'autorité et les sœurs.

Alors que M^{re} Roy est retourné au Canada, depuis le 12 avril 1932, Il vient prononcer une conférence à Outremont sur le Japon et son peuple. Il y décrit les principaux problèmes vécus :

« Les empêchements viennent du nationalisme d'abord. Pour les Japonais tout étranger est un intrus, un espion. Les honneurs qu'ils lui rendent, les égards qu'ils lui témoignent sont purement formalistes, ayant pour but unique d'inspirer une haute idée de la civilisation japonaise. Sous prétexte de protection nationale, des discours tendancieux cherchent à soulever le peuple contre les missionnaires. Ces préjugés [sont] entretenus par l'ignorance religieuse et le fanatisme des deux grandes religions qui se partagent le Japon, le bouddhisme et le shintoïsme. [...] Le shintoïsme est soutenu par la fidélité japonaise comme une institution immémoriale. Il associe aux divinités, les esprits des ancêtres, dont les services méritent la reconnaissance. Pour les besoins de la cause nationale, le shintoïsme ajouta, en 1868, le culte de l'empereur et il est devenu le culte national. C'est la religion de la classe dirigeante ».

Lors de sa visite, il sollicite de nouvelles sœurs. Dès le 8 octobre, deux autres religieuses se joignent au petit contingent, soit sœur Helene Elizabeth de Marylhurst, en Oregon et Édith Christine d'Oakland en Californie. En décembre 1932, la maison des SNJM au Japon est le théâtre d'un vol. Le cambrioleur a coupé le fil de téléphone et s'est glissé dans une pièce sans y réveiller sœur Helene Elizabeth. La police explique le lendemain que ces voleurs n'hésitent pas à poignarder les personnes qui risquent d'ameuter tout le quartier en criant!

Les SNJM entrent finalement en fonction dans une école de la ville de Naze, dans l'île d'Oshima, au début de 1933. Néanmoins, dès la mi-août 1933, des rumeurs de toutes sortes sont colportées dans des journaux locaux et accusent les sœurs d'être des espionnes et de pratiquer un prosélytisme inac-

ceptable. Les religieuses n'enseignent pas la religion durant les heures de classe, mais peuvent le faire, pour celles qui en font la demande, après les cours. On accuse aussi les Japonais qui travaillent avec les sœurs d'être des traîtres et de ne pas respecter leur culture. Les autorités locales perquisitionnent l'école afin de s'assurer que l'on conserve le rescrit impérial correctement (texte officiel sur l'éducation dans le pays) bien que les religieuses et le personnel nippon montrent patte blanche, la vindicte populaire impose finalement la présence d'une dizaine de policiers en permanence. La venue d'un inspecteur de l'Instruction publique de Kagoshima calme la situation, mais la nouvelle école ne peut recruter suffisamment. Elle ferme, en mars 1934, et les SNJM retournent à Kagoshima. Cette affaire s'inscrit dans la tourmente qui frappe le sud de l'archipel. Égide Roy explique bien le cœur de l'affaire dans une lettre adressée à la supérieure des SNJM :

« À peine descendu à Yokohama, j'ai trouvé une atmosphère de défiance chargée de si lourds problèmes [...] Une vaste campagne de calomnies contre notre école de Naze venait de parcourir tous les journaux du pays, et nos moindres démarches étaient observées. [...] Cependant l'expérience de la mission a été déjà assez longue, et il n'y a aucun avantage à laisser les sœurs plus longtemps dans une situation difficile [...] des militaires en mal d'attirer l'attention de leurs chefs sur leur ardeur patriotique, ajoutent un beau tapage supplémentaire en vue de décourager les parents de nous confier leurs enfants. Dans ces conditions, l'école ne peut plus remplir ses fonctions éducatrices, elle nuit à notre apostolat, et entretient un grave malaise chez les autorités civiles et militaires ».

CONSOLIDATIONS

Le vicaire apostolique souligne aussi que les autorités scolaires du pays sont prêtes à soutenir le déplacement de l'école dans les environs de Kagoshima si l'administration religieuse cède l'immeuble de Naze. De plus, il considère que les SNJM doivent prendre seules la direction et la gestion de l'établissement. On construit finalement à Kagoshima l'école tant espérée. Elle se trouve à l'extérieur de la ville, à quelques kilomètres, sur la montagne Musaraki. L'école s'appelle Sei Mei Koto jo Gakko (École supérieure de filles des Saints Noms de Jésus et de Marie). Outre les religieuses qui enseignent la musique, le français, l'anglais, la dactylographie et les arts domestiques, les matières régulières sont réservées à huit professeurs japonais. L'école est soutenue par les Sœurs de Saint-Maur qui y délèguent un de leurs directeurs de Tokyo, M. Maruyama. Pour des raisons de voyage, les SNJM quittent la maison Yakushi Cho de Kagoshima et louent deux petites habitations à une quarantaine de minutes de l'école. Son ouverture officielle se fait le 1^{er} décembre 1934. Des dizaines d'invités prestigieux écoutent les discours de circonstances et les présentations artistiques des élèves. L'affaire est importante et doit frapper les esprits, car des

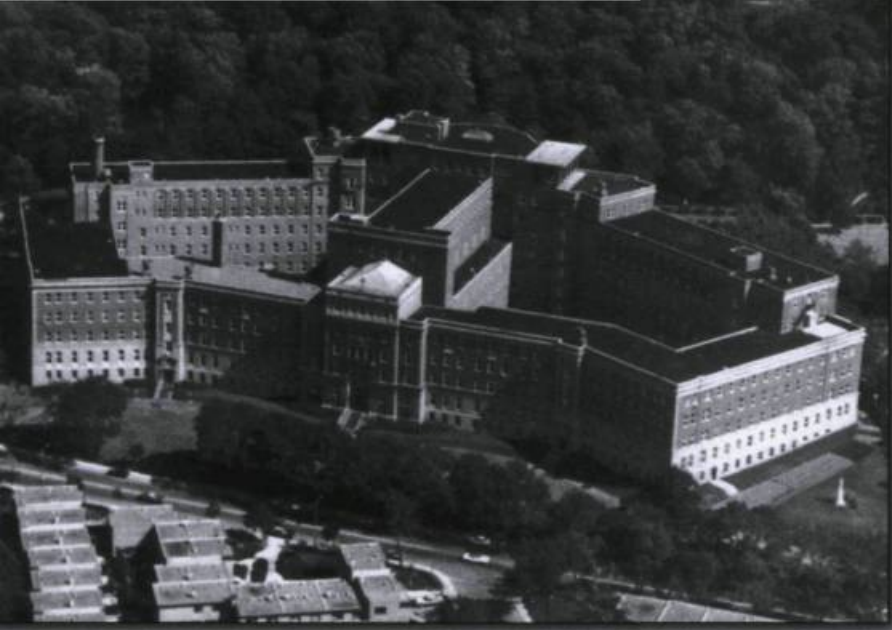
malandrins distribuent des feuillets sur lesquels on menace de brûler l'école. L'appui des élites devrait calmer les esprits extrémistes.

« Cantate anglaise, à trois parties, qu'à la grande surprise de l'auditoire les élèves rendirent sans copie comme aide-mémoire. Cantate japonaise, saynète en anglais et en japonais, récitation en français, danse des cygnes et duo de piano. [...] L'assistance se transporta dans les classes transformées en réfectoire. Chaque convive trouva à sa place un dîner servi et un souvenir tangible de ce beau jour : une petite théière en fer forgé dans une jolie boîte [...] Après le repas, on fit la visite de l'école et de l'exposition des ouvrages de fantaisie des élèves [...] »

Le 15 décembre 1934, la supérieure générale Marie-Odilon arrive avec sa secrétaire Aimé-de-Jésus et une nouvelle missionnaire, sœur Pierre-du-Crucifix qui vient remplacer sœur Marie-Édith à la tête de la mission. La visite qui dure jusqu'à la fin de janvier 1935 permet de constater la précarité des installations, mais le bon esprit règne, et ce, malgré les pressions de certains groupes religieux et politiques. D'ailleurs, ces associations n'attendent pas longtemps avant de se manifester de nouveau. Vers la fin de l'année, un mouvement, La ligue japonaise pour l'annihilation des fausses religions, dirigé par M. Hariguchi, s'attaque à l'école de Kagoshima et en blesse le directeur, M. Moriya qu'il accuse de manquer de patriotisme. L'affaire a des répercussions au niveau judiciaire et dans les antichambres diplomatiques. Ce genre d'action antioccidentale se multiplie à travers le Japon. Serge Granger rap-

■
Sœur Véronique-du-Crucifix recevant des fleurs d'une élève. (Service central des archives des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie).





■ Maison mère des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie de 1925 à 2004 (AEMVD 022).

pelle aussi dans son ouvrage que le Vatican, afin de diminuer les pressions sur les communautés catholiques, pratique certains accommodements et déclare finalement admissible certains rites shintoïstes et confucianistes. Il reconnaît aussi le culte de l'empereur, en 1935. Ces mesures visent clairement à démontrer la neutralité des missionnaires et à faciliter leur intégration sociale.

Sans être nécessairement liée à cette dernière affaire, une reconnaissance officielle vient soutenir la démarche éducative des SNJM et offrir l'espoir d'un certain apaisement. Le Bureau de l'instruction publique fait parvenir à l'école une copie officielle de grande qualité du rescrit impérial. Il est déposé dans un *hoanden*, « une minuscule maison, de forme spéciale, érigée tout près du mât pour le drapeau, au plus bel endroit du terrain ». Puis, l'école reçoit le Go Shinei (Nobles ombres impériales), les portraits de l'empereur et de l'impératrice. La complexe cérémonie de dévoilement des portraits culmine avec la salutation de la supérieure.

« C'est l'Honneur de l'École qui est en jeu!... Sœur supérieure [...] s'avance ver le centre... salue à la japonaise, glissant les mains sur les genoux... elle avance d'un pas... salue encore profondément... regarde les nobles ombres avec admiration... recule d'un pas... salue de nouveau... puis va prendre place en bas de l'estrade, au côté opposé, passant devant toute l'assistance. C'est fait! Un soupir de soulagement s'échappe de nos poitrines : sœur supérieure a fait honneur à sa charge et à l'école ».

Le succès de l'école auprès des élites japonaises ne laisse aucun doute. De plus, le gouvernement japonais émet une certification officielle qui permet aux religieuses d'être dûment reconnues par le ministère de l'Éducation. Malgré tout cela, de nouvelles pressions sont exercées.

« Un soir d'hiver, nous entendîmes battre le tambour des bonzes, portant lanternes et autant de bonzesses voilées de blanc, qui s'avançaient en

procession, au bruit atténué de leurs tambours et de leurs prières chuchotées avec une ferveur admirable. Ils étaient face à notre maison. Qu'allaient-ils faire? Nous n'étions pas rassurées... Après cinq minutes de lamentations qui ressemblaient à des litanies, ils reprirent leur marche ».

Les SNJM ne peuvent saisir complètement les causes de ces agissements qu'elles considèrent comme du paganisme. À cette époque, les concepts chrétiens sont difficiles à comprendre pour le commun des Japonais. Le mot Kami que l'on utilise pour Dieu était compris dans le sens d'un esprit d'un ancêtre impérial ou celui d'un héros militaire. Pour plusieurs d'entre eux, cela sous-entendait remplacer les esprits japonais par des étrangers aux dépens des leurs, d'où leur aversion pour le culte chrétien.

DÉBUT DE LA FIN

L'été 1936 est le témoin de pluies torrentielles. En juin, la propriété des SNJM subit des glissements de terrain importants manquant même d'entraîner l'*hoaden* contenant le rescrit et les portraits impériaux. Les religieuses et les professeurs, bottes aux pieds et pelles à la main, élèvent des digues qui assurent la sauvegarde de ce petit temple impérial, plus important que toute l'école. La fureur des éléments n'est pas la seule à s'abattre. L'influence politique des militaires et des ultranationalistes et l'expansion du Japon vers la Chine font de l'île de Kyushu, comme le rappelle Richard Leclerc, « la base stratégique sur laquelle s'appuient les mouvements de troupes et de marchandises entre l'archipel et le continent. La surveillance policière, qui sévit dans la préfecture de Kagoshima depuis quelques mois, amène les missionnaires à suspendre leurs œuvres ». La Congrégation de la Propagation de la Foi, après consultation auprès de M^{re} Roy, annonce la nomination d'un préfet japonais et le déplacement des Franciscains et de certaines communautés féminines vers les îles du Nord. Avec le départ des Franciscains, les SNJM sont les seules Occidentales de la ville à partir de novembre 1936. Leur petit groupe qui compte sur deux nouvelles recrues des États-Unis, Mary Elaine et Mary Evangeline, maintient, dans les années qui suivent, de hauts standards pédagogiques qui assurent la continuité de l'œuvre, et ce, malgré le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale. À la fin de 1939, la supérieure, sœur Pierre-du-Crucifix, tombe gravement malade. La congrégation désigne sœur Louis-de-Gonzague, la supérieure provinciale d'Outremont, comme remplaçante. Elle s'embarque à son tour pour le Japon, en avril 1940. Elle vient gérer la communauté et préparer secrètement un transfert vers le Nord, une zone où les missionnaires semblent laissées tranquilles. Le 7 août, afin de faire tomber la pression des extrémistes, on décide de transférer quatre sœurs vers Kobé, mais sept jours plus tard, un télégramme de la mère générale annonce la grande nouvelle : « *All our sisters are recalled* ». La congrégation craint pour les sœurs et rien ne laisse présager une accalmie. Mieux vaut

consacrer temps, argent et effectifs ailleurs. Quatre jours plus tard, les religieuses sont prêtes. Elles laissent croire à un déplacement vers le Nord et non un départ définitif. Sœur Louis-de-Gonzague télégraphie le message suivant : « *All well. All leaving Monday (26) Yawata Maru.* Louis [de-Gonzague] ». Ce n'est qu'au moment de s'embarquer et de quitter la ville que les Japonais proches des sœurs apprennent la nouvelle qui les dévaste. La traversée se fait sans encombre et le 10 septembre 1940, les SNJM arrivent en Amérique. Les missionnaires s'éparpillent dans différents couvents au gré des nouvelles obédiences. Les dernières sœurs arrivent à Montréal le 18 septembre 1940.

Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, de nombreuses communautés religieuses retournent au Japon, mais pas les SNJM qui attendront quelques décennies. Peu de femmes québécoises ou nord-américaines de cette époque peuvent se targuer d'une telle expérience. Pour celles qui vécurent cette aventure dans un temps de tensions internationales, le passage au Japon demeure plus qu'un choc culturel : ce fut une expérience de vie unique. ♦

■
Dominique Laperle est professeur d'histoire au Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie à Montréal.

Pour en savoir plus :

Archives franciscaines de la Province Saint-Joseph du Canada.

Service central des archives des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.

Serge Granger. *Le lys et le lotus, Les relations du Québec avec la Chine de 1650 à 1950.* Montréal, VLB éditeur, 2005, 187 p.

Andrew Hamish Ion. *The Cross and the Rising Sun : the Canadian Protestant Missionary Movement in the Japanese Empire 1872-1931.* Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1990, 304 p.

Andrew Hamis Ion. *The Cross in the Dark Valley. The Canadian Protestant Missionary Movement in the Japanese Empire, 1931-1945.* Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1999, 448 p.

Richard Leclerc. *Des lys à l'ombre du mont Fuji. Histoire de la présence de l'Amérique française au Japon.* Éditions du Bois-de-Coulonge, 1995, 200 p.

Mary Evangeline, SNJM. *Four Centuries After Xavier. Story of the Sisters of the Holy Names of Jesus and Mary in Japan, 1931-1940.* Convent of the Holy Names, Spokane, Washington, 1979.

John D. Meehan. *The Dominion and the Rising Sun. Canada Encounters Japan, 1929-1941.* Vancouver, UBC Press, 2004, 288 p.

Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. *Au Japon et au Basutoland.* Outremont, Montréal, maison mère, Institut des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, 1936-1937, 1937-1938, 1940-1941.



**La Société de généalogie de Québec,
vouée à la promotion de la recherche
en généalogie et à l'histoire des
ancêtres depuis 1961.**

Double cliquez sur vos ancêtres!
Recensements 1851-1871-1901
Ville de Québec
cd-rom - 25\$

Société de généalogie de Québec

Pavillon Louis-Jacques-Casault, local 4266,
Cité universitaire Laval, Sainte-Foy (Qc)
Tél.: (418) 651-9127 • Téléc.: (418) 651-2643
sgq@total.net • www.sgq.qc.ca

«Du temps des moulins...»

Exposition présentée au Moulin des Jésuites
jusqu'au 3 septembre.



**OUVERT TOUS LES SAMEDIS ET
DIMANCHES DE 10 H À 17 H**

2\$ visite libre / 3\$ visite commentée
* Gratuit pour les jeunes de 15 ans et moins

7960 boul. Henri-Bourassa / Arr. de Charlesbourg, Québec 624-7720